

ANCTIL, Pierre, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 370 p. 25,00 \$.

ANCTIL, Pierre, *Le Devoir, les Juifs et l'immigration*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 175 p.

Claude Couture

Volume 43, Number 1, été 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304768ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304768ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couture, C. (1989). Review of [ANCTIL, Pierre, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 370 p. 25,00 \$. / ANCTIL, Pierre, *Le Devoir, les Juifs et l'immigration*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 175 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 96–98.
<https://doi.org/10.7202/304768ar>

ANCTIL, Pierre, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 370 p. 25,00\$

ANCTIL, Pierre, *Le Devoir, les Juifs et l'immigration*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 175 p.

Professeur au département d'études juives de l'Université McGill et directeur du Programme d'études canadiennes-françaises, Pierre Anctil a récemment publié deux études sur les relations entre la communauté juive de Montréal et les Canadiens français, principalement au cours de l'entre-deux-guerres. Écrits de façon claire et vivante, ces deux livres témoignent de la vaste érudition de l'auteur sur la communauté juive canadienne et de l'énorme somme de travail nécessaire à l'accomplissement d'une telle recherche. De plus, ils apportent une compréhension nouvelle de la société québécoise d'avant la Révolution tranquille à travers l'étude de l'antisémitisme et la perception des Canadiens français par la communauté juive du Québec.

L'auteur soutient en effet que l'antisémitisme a revêtu au Canada français une forme originale qu'il fallait traiter «en soi». Il écrit: «Chez les francophones catholiques du Québec et du *Canada* (c'est nous qui soulignons), les Juifs soulevèrent certaines réactions étrangères aux anglophones protestants, héritiers d'une tradition socio-politique tout autre» (*Le rendez-vous manqué*, p. 24). Face aux phénomènes d'urbanisation et d'industrialisation rejetés par le Canada français pré-moderne, les Juifs auraient en quelque sorte symbolisé «l'altérité» suprême, cet «autre» venu de l'immigration et qui semblait menacer la ruralité canadienne-française si profondément ancrée. Cela d'autant plus que dans le contexte des années trente, les Juifs ont été des concurrents directs, notamment dans le domaine du petit commerce, insécurisant ainsi les Canadiens français déjà prisonniers d'une société où la mobilité sociale était faible. Ainsi, les Canadiens français «exclus du monde des grandes entreprises et des banques, (...) n'hésitent pas à porter au niveau du discours et des représentations, les aspirations de leur collectivité» (*Le Devoir, les Juifs et l'immigration*, p. 152).

Voilà pourquoi le Canada français ne put entrer de «plain-pied dans la modernité» qu'au moment de la Révolution tranquille, période au cours de laquelle les Québécois, en particulier, ont accepté l'environnement socio-culturel nord-américain. Du même coup, l'image menaçante du Juif servant d'exutoire à l'anti-américanisme devint caduque (*Le rendez-vous manqué*, p. 325). Auparavant, le Juif symbolisait auprès «d'une collectivité francophone encore à peine extirpée du XIXe siècle dominé par la ruralité et un relatif isolement culturel, l'odieux... de l'industrialisation et du cosmopolitisme urbain», synonymes «d'influences» américaines et considérés comme néfastes (*ibid.*, p. 27).

Il faut ici préciser que la communauté juive de Montréal était la plus importante au Canada au cours de la première moitié du XXe siècle avec une population d'environ 50 000 personnes en 1938 (*ibid.*, p. 35). Or, 96% des Juifs du Québec vivaient dans les villes, à Montréal principalement qui a été jusqu'aux années cinquante la métropole financière et industrielle du pays. Après une forte période d'immigration entre 1901 et 1910, le peuplement juif a ralenti considérablement à partir de 1921. Les manifestations d'antisémi-

tisme les plus virulentes se sont donc produites quelques années après les vagues d'immigration du début du siècle. L'auteur lie ce phénomène à la montée du fascisme et du nazisme en Europe qui aurait influencé une partie de l'intelligentsia québécoise (*ibid.*, p. 115) et, bien sûr, au contexte économique de la Grande Crise.

L'une de ces manifestations fut la campagne menée au cours des années trente contre les admissions d'étudiants juifs à l'Université de Montréal (*ibid.*, p. 115). Malgré les critiques des milieux nationalistes antisémites et une méfiance certaine envers les Juifs, les autorités de cette université ont adopté une attitude certes ambiguë par moments mais, somme toute, relativement tolérante.

On ne peut en dire autant des internes de l'Hôpital Notre-Dame qui, en 1934, déclenchèrent une grève en vue d'obtenir l'expulsion d'un collègue juif, au demeurant le meilleur étudiant en médecine de sa promotion. Bien que ce chantage honteux amena ce médecin juif à démissionner, les internes de l'Hôpital Notre-Dame n'en ont pas moins suscité un «tollé chez les journaux libéraux» (*ibid.*, p. 137). L'auteur lui-même remarque d'ailleurs que «sur cette question d'ouverture aux étudiants d'origine juive, les intellectuels et les journalistes francophones étaient nettement divisés, comme d'ailleurs face à toute la question juive, ce qui ajouta à la virulence de la polémique» (*ibid.*, p. 157).

Même phénomène en ce qui concerne la question de la création d'une commission scolaire juive à Montréal au début des années trente. Là encore, plusieurs parmi les politiciens et les journalistes libéraux du Québec ont cherché, de toute évidence, à trouver une solution qui pouvait satisfaire la communauté juive montréalaise, elle-même très divisée sur cette question (*ibid.*, p. 169). Quant à Adrien Arcand et aux fascistes du Québec, l'auteur a tenu à souligner leur influence très marginale. «Même l'affaire de Sainte-Agathe, à l'été de 1939, écrit-il, qui demeure pour la période un des hauts faits du groupe Arcand et aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, ne fut qu'un feu de paille vite éteint une fois apparues les premières froidures de l'hiver» (*ibid.*, p. 250).

En somme, tous les thèmes analysés par Pierre Anctil dans *Le rendez-vous manqué* illustrent davantage la division des francophones sur la question juive qu'un antisémitisme global et spécifique. Même dans les milieux nationalistes du Québec, l'antisémitisme n'a pas fait l'unanimité. Henri Bourassa, André Laurendeau, bien qu'ayant montré peu de sympathie envers les Juifs dans leur jeunesse, n'en ont pas moins fait amende honorable et pris ouvertement position pour les Juifs dans des moments critiques (*Le Devoir, les Juifs et l'immigration*). Par ailleurs, des Jésuites de Montréal ont entretenu d'excellentes relations avec des membres de la communauté juive au cours des années trente (*Le rendez-vous manqué*, p. 296).

Le contenu de ces deux livres, l'honnêteté intellectuelle et le sens des nuances de l'auteur finissent par créer chez le lecteur un malaise face à la thèse générale. Si le refus de la modernité dont les Juifs auraient été les boucs émissaires n'a concerné qu'une fraction de l'intelligentsia québécoise, pourquoi alors avancer une thèse décrivant globalement le Canada français catholique? À cela, d'aucuns rétorqueront probablement que cette intelligentsia, en raison de son appartenance ou de sa liaison privilégiée à l'Église, a exercé une influence profonde dans un Québec «à peine sorti du XIXe siècle». Mais cette influence

a-t-elle été dominante au point d'écraser *totalemment* le point de vue des libéraux? Par ailleurs, remarquons, à l'instar de l'auteur, que Pie XI, en mars 1937, a condamné le fascisme et le communisme ce qui, incidemment, fut très bien accueilli par le rabbin Stern de Montréal. Au même moment, les démocraties occidentales, y compris les États-Unis, continuaient d'afficher une profonde ambiguïté envers les régimes totalitaires, ambiguïté qui culmina avec les accords de Munich de septembre 1938. Par conséquent, si l'Église n'a pas toujours été ouvertement hostile au fascisme, les régimes démocratiques libéraux n'ont pas eux non plus défendu, du moins avant 1939, une position très claire.

Cela pose donc un autre problème. Comment comparer l'antisémitisme québécois à d'autres formes d'antisémitisme dans le monde occidental et même au Canada? En saisissant mieux les mécanismes de l'antisémitisme chez les autres, il serait sans doute possible de mieux comprendre la spécificité du Québec francophone sur cette question. Ici, soulignons que l'auteur a consacré les quarante pages du premier chapitre du *Rendez-vous manqué* à la description des mesures discriminatoires prises par les autorités de l'Université McGill envers les étudiants juifs entre 1920 et 1940. Mais le lien entre ces événements et la thèse générale n'est pas très clair. De plus, il est fait mention à quelques reprises du fait que plusieurs étudiants juifs américains ont cherché, entre 1920 et 1940, à s'inscrire aux Universités McGill et de Montréal à la suite de la discrimination dont ils furent l'objet à Harvard et à Columbia. Rappelons, d'ailleurs, que la xénophobie a caractérisé les États-Unis des années vingt avec, notamment, la limitation de l'immigration par les lois des quotas en 1924 et la popularité du Ku Klux Klan qui a compté jusqu'à 5 millions de membres en 1925. Or, les activités du Ku Klux Klan ont visé non seulement les noirs, mais aussi les catholiques et les Juifs.

Outre-Atlantique, si la France eut son affaire Dreyfus au tournant du siècle, l'Angleterre elle eut son affaire «Jack the Ripper». On oublie trop souvent que les assassinats du monstrueux personnage avaient déclenché en Angleterre en 1889 une vaste campagne de presse contre les Juifs immigrants d'Europe de l'Est, massés dans White Chapel, qu'on soupçonnait être à l'origine de ces meurtres. Quelle fut alors la spécificité de l'antisémitisme aux États-Unis et en Europe? En quoi l'antisémitisme au Québec francophone était-il fondamentalement différent? Dans la mesure où la pensée libérale était loin d'être homogène au cours du premier tiers du XXe siècle, quels furent les groupes de libéraux occidentaux, y compris au Canada, qui furent antisémites? Bref, quels étaient les liens entre certains courants conservateurs sur le plan social mais très libéraux sur le plan économique, le nationalisme, la religion et l'antisémitisme? Il faut savoir gré à Pierre Anctil d'avoir formulé implicitement ces questions en décrivant avec nuances la complexité de l'antisémitisme au Québec. Espérons maintenant que la prochaine étape sera d'approfondir la compréhension du Québec dans le cadre d'études comparées.